

À toute vapeur dans le Gobi

Un homme qui ne sait ni voyager ni tenir un journal a composé ce journal de voyage. Mais, au moment de signer, tout à coup pris de peur, il se jette la première pierre. Voilà.

Henri Michaux, *Ecuador*

Le défilé torrentueux se réduisait par endroits en goulets ocre, hérissés de roches instables et tapissés de cônes d'éboulis, puis s'élargissait aux approches des confluents. Les vallées adjacentes ouvraient de brèves et étroites perspectives vers les horizons proches de l'Azad Cachemire, ou, plus lointains, du Swat, du Chitral et du pays Kalash. Le voyageur avait rejoint le cours de l'Indus à Abbottābād¹ et remontait le « Karakoram Highway », un nom ronflant pour une route sinuuse disparaissant parfois sous des glissements de terrain et des coulées de gravier. Après un premier trajet dans un « Jingle truck » scintillant au soleil, il avait été pris en stop par un pick-up Toyota bleu ciel qui avait soudainement dévié de la route et s'était enfoncé dans une vallée adjacente. Assis sur des sacs de ciment, il s'accrochait aux rebords de la benne tournoyante.

LA PISTE S'ELOIGNAIT du Karakoram Highway, traversait des campagnes râpées par la sécheresse entourant des villages de pierre et quelques bâtiments de béton éteint, ombrés de bouquets d'arbres. Il prit peur en pensant aux touristes enlevés dans les montagnes, à ce qui lui était arrivé à Karachi, à sa solitude et à sa fragilité. La camionnette s'arrêta soudain en rase campagne, près d'un village cerné de montagnes bistre. Au loin, il vit arriver une lente procession d'hommes enturbannés, portant une charge sur leurs épaules. D'autres creusèrent le sol à quelques mètres. Le chauffeur était descendu d'un bond et avait salué les journaliers. Il vit le cortège s'approcher et découvrit leur fardeau, un corps d'homme enveloppé dans un tissu crayeux. Le voyageur était soulagé : ce n'est pas lui le destinataire de la fosse.

Shangri-la Chilas

Ils reprirent la piste vers Chilas et Gilgit, après la mise en terre du mort et de courtes prières murmurées. La chaleur était accablante, la vallée étroite et réverbérante, minérale. Ils ne gagnèrent que lentement en altitude. Appuyé sur son sac à dos, un Berghaus bleu et rouge poussiéreux qu'il trimbalait dans ses randonnées lointaines, le voyageur somnolait en rêvassant. Qu'allait-il donc faire sur cette route qui le conduisait à Beijing – il ne disait déjà plus Pékin – après une longue montée vers le col de Khunjerab et la frontière chinoise, les villes tadjike de Tashkurgan et ouïghoure de Kashgar,

¹ Ce récit est la suite du voyage raconté dans « [En passant par Abbottabad](#) », *La Revue nouvelle*, novembre 2013.

le haut désert de sable du Taklamakan que longeait la route vers Urumqi, puis des journées et des nuits de train vers la capitale chinoise en longeant le Gobi puis le corridor du Gansu ? Seul, démuni, encore éprouvé par six mois de voyage au Népal et en Inde du Nord l'année précédente ; il avait failli s'y faire lyncher dans un bus de nuit en provenance de Katmandou.

Le voyageur avait photocopié puis planqué son passeport et son visa chinois, obtenu quelques semaines avant les évènements de Tian'anmen, bachoté les quelques leçons de *hanyu* – « la langue de la nationalité han », disait son manuel – qu'il avait suivies à Bruxelles, dans une organisation maoïste qui l'avait aidé à trouver une chambre à Kashgar. « *Nǐ hǎo, wǒ shì bìlìshí rén. Wǒ shuō fāyǔ ! Nǐ yǒu fángjiān ma ?* »

Quelle étrange magie de tracer ses premiers idéogrammes, entre dessin et symbole, de prononcer les cinq tons, de palper ce papier bistre du « *Manuel de chinois pratique* » imprimé à Beijing par « *La presse commerciale* » en 1984. Mais il avait laissé le manuel chez lui et ne transportait qu'un minuscule « *Little English-Chinese Dictionary* » bleu foncé de cinq-cents pages, glissé dans le fond de son Berghaus. La Chine était encore loin.

La prochaine étape était Chilas, une bourgade peuplée de Dardes et de Pachtounes au bord de l'Indus, non loin du Nanga Parbat. Il vit apparaître les arbres ondoyants de l'oasis où s'était blottie la petite ville, écrasée par les flancs nus de rudes montagnes surmontées de sommets étincelants. La nuit tombait rapidement et il prit une chambre dans le Shangrila Hotel, non sans se demander ce que le nom de cette vallée paradisiaque tibétaine, inventée de toutes pièces par l'écrivain britannique James Hilton, pouvait bien faire au Karakorum. Ce n'était probablement pas sans raison, car l'avion du roman *Lost Horizon* de Hilton avait décollé de Kaboul (nommée Baskul dans le livre) dans les années trente pour survoler le Pakistan. Puis de se ravitailler au Ladakh, avant de s'écraser dans les neiges du Tibet. Il avait donc survolé l'Indus pakistanaise. L'hôtelier qui s'était emparé du nom mythique le savait-il ?

L'atmosphère du Shangrila était montagnarde, de nombreuses expéditions vers le Nanga Parbat y faisaient halte. Il s'installa dans une chambre sommaire, mais fraîche. Chilas, la nuit, ne valait pas le coup d'une sortie ; il plongea dans le sommeil en rêvant du pays Hunza qu'il aborderait après Gilgit. L'immensité s'ouvrait devant lui, tel le Ciel que semblait vouloir rejoindre la route serpentant vers les sommets du Karakorum.

Deux rives et un mur scintillant

Le lendemain ressemblait au jour précédent : mêmes vallées arides aux versants abrupts, mêmes vues élargies aux confluents, souvent tapissés d'arbres et de cultures, qui lui rappelaient le Ladakh. Il était monté dans un bus aux mille couleurs, parcouru de musique langoureuse. L'étape était courte, à peine cent trente kilomètres, ce qui lui laisserait le temps de parcourir cette ville plus importante. La route avait quitté l'Indus – qui filait vers l'Est jusqu'au Mont Kailash, au Tibet – et longeait à présent la rivière Gilgit. La ville du même nom lui apparut au sortir d'une gorge, petite cité de l'autre côté de la rivière, que le bus contourna. Il se promena dans la bourgade, Berghaus au dos, discuta avec un joaillier au visage rond et

barbu, traversa le pont de bois qui oscillait à quelques mètres de l'eau, dont il sentit l'odeur fraîche et les poudrins. Puis il revint vers le centre et y trouva un hôtel, où se trouvait un groupe d'alpinistes polonais, débrayés, barbus et fatigués, qui se dirigeaient vers le redoutable K2.

Mais les événements politiques à Varsovie les préoccupaient tout autant. Le général Jaruzelski, chaussé de ses lunettes fumées (il avait abîmé ses yeux lors de sa déportation par l'URSS avec sa mère dans l'Altaï, en 1941), était sur le point de nommer un président du Conseil non communiste, Tadeusz Mazowiecki. Les échanges tanguèrent comme le pont, entre le K2 et la chute du communisme. 1989 était une année étrange : Gorbatchev avait visité Pékin en mai ; les étudiants s'étaient révoltés et les chars les avaient écrasés en juin ; le mur de Berlin commençait de vaciller et allait s'ouvrir en novembre. Le voyageur, lui, se trouvait au nord du Pakistan fin juillet, entre deux rives. Dans deux ans, il vivrait la chute de l'URSS à Kiev.

Il se dirigea au petit matin vers une des plus impressionnantes régions du Haut Pakistan. La rivière Gilgit avait cédé sa place à la Hunza, enfoncée dans une gorge étroite et profonde, bordée de larges plateaux verdoyants que traversait le bus. Des populations distinctes, guerroyant parfois violemment d'une rive à l'autre, vivaient de chaque côté sur leurs terrasses fertiles irriguées par les eaux de fonte. Soudain, le voyageur découvrit une vaste vallée suspendue, la vallée de Nagar. Elle était inondée d'une lumière cristalline, encore oblique à cette heure, et dominée par une montagne inouïe, le Rakaposhi ou « mur brillant », culminant à près de sept mille huit cent mètres d'altitude. Sa face occidentale abrupte de près de six mille mètres, tournée vers la vallée, était la plus élevée du monde. Enfin, il était arrivé en haute montagne, loin des villes étouffantes du Sindh ou du Pundjab, bruyantes et bleuies par la pollution.

Il déboucha, après Ghulmet et diverses bourgades de pierres grises, sur le pays tant convoité dont la capitale, surmontée d'un vieux palais ayant appartenu au « Mir de Hunza », se nommait Karimabad. Son nom ancien, avant que la région ne fasse allégeance au Prince Karim Aga Khan, imam des Shiites ismaéliens, se nommait Baltit et le pays le Baltistan. Le roi du Baltistan, le « Mir », vivait autrefois dans un palais nommé le Fort de Baltit dominant l'actuelle Karimabad. La bourgade était éparpillée sur la rive ouest de la rivière, et il n'eut que l'embarras du choix pour se trouver un logement, les événements récents en Chine ayant effarouché nombre de voyageurs se dirigeant vers le col de Khunjerab. C'était le point de passage frontalier le plus élevé au monde, situé à quelque quatre mille sept cent mètres au dessus de la mer d'Oman. Il se demanda s'il pourrait franchir la frontière, un mois après Tian'anmen, et pensa avec effroi devoir revenir vers les plaines brûlées.

Eau de terre

Installé dans un lodge rustique orné de tapis, il se trouva face à l'immense vallée, surmontée par le Rakaposhi dans le lointain. À deux mille cinq cents mètres d'altitude, l'air était vif, limpide et éblouissant, le silence traversé de bémements et de quelques pétarades. Le voyageur semblait enfin avoir enfin abouti dans un lieu à la mesure de son désir et de son rêve, après la

traversée infernale des plaines pakistanaises surchauffées. Il décida de passer plusieurs nuits à Karimabad, avant d'entreprendre la montée de plus de deux mille mètres vers la frontière chinoise. À sa grande surprise, l'eau du lodge, qu'il imaginait cristalline comme l'air, était brunâtre et légèrement grumeleuse. Elle venait sans doute d'un canal d'irrigation perturbé par quelque dérivation d'un paysan.

Il ne vit aucun touriste occidental dans les petits chemins pentus du bourg, et même dans le Fort de Baltit où il s'était empressé de grimper. En haut du Fort, dans une sorte de salle d'apparat sommitale, il découvrit la vallée de Hunza à travers un moucharabieh de bois sculpté. C'était à la manière des paysages de la Renaissance, vus au travers de la « fenêtre flamande », puis certains tableaux de Breughel, mais élevés à la puissance himalayenne et sans fleuve se versant dans la mer comme chez les peintres anversois. Il passa la journée à méditer dans les chemins, à grignoter des abricots séchés au soleil, à croquer des pommes et des noix, à boire du thé.

Le bus bleu pâle chinois, aux formes anguleuses, s'arrêta à Karimabad pour prendre quelques passagers. La frontière était donc ouverte. Le véhicule était rempli de Pakistanais graves, dont il découvrira l'objectif de voyage, une fois la frontière passée, de quelques Occidentaux et d'un Japonais, tous inquiets et aux vêtements fripés. Le trajet aborda les hautes terres, d'abord les alpages ondoyants tachetés de moutons, puis des champs de roches qui précédèrent les premières neiges. La route était longue et quelquefois pentue – plus de cent quatre-vingt kilomètres de montée avant la frontière. Ils suivirent la haute vallée de la rivière Hunza, puis un de ses affluents jusqu'à sa source. L'horizon s'abaissa brusquement à l'approche du col, une ligne horizontale nue, où se découpaient quelques bâtiments de béton et un attroupement de voyageurs. Il sortit son sac et sauta sur le sol, la gorge nouée.

À sa grande surprise, il reconnut une amie, une infirmière belge venant de Kashgar avec un petit groupe qui venait de passer la frontière – ce qui le rassura. Elle avait fait une incursion de quelques jours au Turkestan chinois et semblait inquiète. Lorsqu'il lui parla de son projet de voyage en solo jusqu'à Beijing, puis Shanghai, elle le regarda avec ses yeux ronds et marqua sa stupéfaction. D'abord d'apprendre qu'il voyagea seul depuis Karachi, ensuite qui envisageait d'aller aussi loin. La Chine lui était apparue en état de siège, et elle n'était pas certaine qu'il pût se rendre dans la capitale. Ils sirotèrent un thé, surpris de s'être rencontrés ; il se dirigea ensuite vers le poste frontière. Les Pakistanais du bus se trouvaient déjà agglutinés de l'autre côté, devant une échoppe qui vendait de l'alcool.

La douanière était grande, fine et gracieuse dans son uniforme de l'Armée populaire de libération, presque souriante sous son regard sérieux. Il lui présenta son passeport dont elle examina le visa en quelques secondes, jeta un œil distrait à son Berghaus et ne lui posa qu'une seule question : « *Do you have some magazine like Time, Newsweek ?* ». Il lui répondit vaillamment « *No, I don't read those things* » ; elle le laissa passer sans sourciller et il traversa la frontière. Il était en Chine. Enfin.

Un autre bus prit le relais pour rejoindre Tashkurgan, la « forteresse de pierre », située à plus de trois mille mètres d'altitude. Le paysage était somptueux. La route suivait le cœur d'une immense vallée qui longeait le couloir du Wakan en Afghanistan, puis le Tadjikistan, à l'Ouest, les Monts Kunlun à l'Est. La nuit tombait. Il s'était lié avec le Japonais qui lisait les idéogrammes. Ils logèrent tous deux dans le même petit hôtel, puis partirent en quête d'un restaurant où son camarade l'aida à déchiffrer la carte. « Ceci, c'est du mouton », « Cela, ce sont des œufs ». Il y avait de quoi manger.

Père des montagnes de glace

Le lendemain, il virent la silhouette majestueuse du Mustagh Ata, « le père des montagnes de glaces » en langue ouïghoure. Une gigantesque table blanche inclinée de plus de sept mille mètres d'altitude, que les alpinistes gravissaient par une pente de neige douce. Le paysage était surréel, une immensité baignée de lumière diaphane qui sculptait des pans noirs à l'avers des montagnes et au creux des gorges étroites. Le bus s'arrêta au milieu du bassin et des passagers musulmans firent leurs prières. Tadjiks, Ouïghours, Afghans et Pakistanais. Il n'avait pas encore appris à distinguer les deux premiers groupes peuplant le Xinjiang, avec quelques autres minorités.

La vaste vallée déboucha finalement sur une plaine sans fin, le bassin du Tarim au cœur duquel se trouvait le désert du Taklamakan, celui « d'où l'on ne revient jamais ». La ville caravanière de Kashgar se nichait entre sables et montagnes, qui se rapprochaient par désertification due au réchauffement asséchant les rivières. C'est là qu'il devait loger à l'hôtel d'État, dans lequel il avait dû réserver une chambre par l'intermédiaire de l'association maoïste bruxelloise pour obtenir son visa.

L'hôtel « Route de la soie » était loin du centre et il fut embarqué par un Ouïghour sur sa charrette, tirée par un âne sur un chemin de terre. Ils traversèrent une longue peupleraie aux feuilles bruissantes avant d'arriver devant l'hôtel, un grand bâtiment de béton qui venait de sortir de terre, sans âme et déjà fortement dégradé. Sa chambre était immense, mais l'eau brunâtre ne coulait que par intermittence et la lumière vacillait. Une mosaïque brillante et naïve, représentant une caravane de chameaux de Bactriane au soleil couchant, avait été placée dans la pièce centrale.

C'est dans l'ancien consulat russe de Kashgar qu'il emménagea le jour suivant, une vieille bâtie où se retrouvaient les routards qui fuyaient la Chine ou des aventuriers attirés par l'odeur de la poudre, et même un couple belgo-chinois en voyage de noce. Lui, Bao, était de Beijing et pratiquait la médecine chinoise, elle, Annie, était une sinologue anversoise ayant étudié à Leyde. Ils sympathisèrent, ce qui lui permit de parler la langue de Vondel sur la Route de la soie. Comme ils devaient rentrer à Beijing dans quelques jours, ils lui proposèrent de l'accompagner et de l'aider à acheter un billet de train pour la capitale chinoise à Ürümqi, car c'était extrêmement difficile d'avoir une place. Ils vivaient dans une petite maison, non loin de la place Tian'anmen, dans un vieux quartier (« hutong ») populaire bordé de bâties basses et grises, et avaient été témoins des manifestations et de la répression de juin. Ses deux nouveaux amis, bien que mariés officiellement

selon la loi chinoise, ne pouvaient partager la même chambre d'hôtel, car elle était une étrangère.

Après avoir marché une journée entière dans le vieux Kashgar – une ville peuplée d'Ouïghours et exhalant le mouton, cernée d'immeubles modernes où vivaient les Han grillant du porc –, examiné la statue de Mao pointant vers l'Ouest, il s'enquit des bus pour Ürümqi, la capitale du Xinjiang. Le voyage de treize cents kilomètres durait deux journées pleines, le bus ne pouvant circuler que le jour. Il longerait le désert du Taklamakan pendant des centaines de kilomètres et s'arrêterait pour la nuit à Aksu, une bourgade où étaient sédentarisés les nomades.

Le désert de plus de mille kilomètres de long apparut bientôt à droite, avec de hauts tourbillons de vent, brassant le sable qui avait enseveli les villes mortes de Serinde, explorées par Sven Hedin, Aurel Stein ou Albert von Le Coq. Mais l'ambiance à bord du bus n'était pas à l'archéologie. Il voyageait en compagnie d'une joyeuse équipe de basketteurs Ouïghours qui allait faire un match à Ürümqi. Ils s'arrêtèrent dans une bourgade et passèrent la nuit dans une casemate de béton transformée en auberge d'Etat. Le voyageur y dormit à même le sol en compagnie de quelques passagers.

Paix céleste

Ses amis battirent des mains quand ils virent arriver le bus de Kasghar empoussiéré, transportant le voyageur et l'équipe de basket. Annie et Bao avaient voyagé en avion et avaient déjà trouvé une chambre d'hôtel, mais ils dormiraient obligatoirement dans deux chambres séparées. Bao se mit en chasse de trois places de train pour Beijing, ce qui n'était pas une mince affaire. Il passa des heures à effectuer des manigances obscures et faire le pied de grue devant la gare, mais il revint victorieux avec trois couchettes en « classe dure » pour la capitale chinoise. La distance était proche des trois mille kilomètres et ils allaient passer trois jours et trois nuits dans un vaste compartiment ouvert, hébergeant une bonne cinquantaine de personnes.

Ürümqi, la capitale flamboyante et un peu kitsch de la « Région autonome du Xinjiang » semblait beaucoup plus moderne et sinisée que Kashgar. Les réformes économiques libérales de Deng Xiaoping étaient en cours depuis onze années, et le pays lui apparut très différent de ce qu'il avait imaginé. Deng Xiaoping, âgé de quatre vingt-quatre ans, tenait toujours fermement la barre. Annie et Bao l'appelaient « le Vieux » (Lǎo Dèng) avec un mélange de méfiance et de déférence ; ils étaient encore sous le choc des derniers événements, qui s'étaient déroulés à quelques centaines de mètres de leur hutong. Mais le train les attendait, un long convoi tiré par une épaisse locomotive à vapeur noire, festonnée d'emblèmes rouges. C'est la première fois de sa vie que le voyageur entrait dans un train à vapeur, celui du Pakistan entre Sukkur et Multan n'était qu'un vieux Diesel.

Ils pénétrèrent dans leur wagon, une sorte de stalag sur roues, bien que plus confortable et propre. Tous les compartiments étaient ouverts et remplis de monde. Annie et le voyageur étaient les seuls Occidentaux, mais la maîtrise du chinois de la sinologue fit rapidement merveille auprès des passagers qui partagèrent leur tambouille. Le trio trouva ses couchettes et s'installa pour le plus long voyage en train que le voyageur n'ait jamais connu.

Ils traversèrent d'abord le sud-est du Xinjiang, une zone torride et désertique où se trouvait la ville oasis de Tourfan, célèbre pour ses raisins confits sous le soleil, suivie de Hami renommée pour ses melons. Après la ville-melon, la voie ferrée se glissa entre le Désert de Gobi et les contreforts du Tibet pendant des centaines de kilomètres, avant de rejoindre le couloir de Gansu qui s'ouvrait sur le berceau de la civilisation chinoise. Des chapelets de gares longeaient la voie, avec leurs fonctionnaires à casquette noire agitant de petits drapeaux. Comme leur wagon était à l'avant, ils entendaient de temps à autre, lorsque la fenêtre était ouverte, les glissements saccadés des bielles réverbérés par des murets de pierre ou de lointaines collines. Par vent contraire, des escarbilles entraient dans le compartiment ou passaient en trombe devant la fenêtre comme des nuées de sauterelles.

La vie dans le train était paisible – même si les épais Chinois étaient un peu braillards, roteurs ou ronfleurs. Le long train était pourvu d'un wagon-restaurant tremblotant, décoré de dentelles blanches et roses, avec vue sur le Gobi ou le Tibet. Les voisins d'Annie et Bao partageaient volontiers leur pitance et leurs conversations, du moment qu'il ne s'agissait pas de sujets politiques. Le voyageur, quant à lui, explorait le train de bout en bout, sautait prudemment sur le quai en cas d'arrêt et inspectait la locomotive sous l'œil des mécaniciens. Le paysage se fit plus vert et vallonné, on traversa le couloir du Hansu avant de pénétrer dans la « terre jaune » et le cœur de la Chine impériale. C'était le pays de Tsin que Marco Polo avait traversé au XIII^e siècle, et qui avait donné son nom européen à l'Empire du milieu.

Sortis de la gare de Beijing, bruyante de monde et d'idéogrammes, ils se dirigèrent vers le hutong d'Annie et de Bao. La petite maison était rangée au fond d'une impasse de terre et de béton. Ils avalèrent un bol de nouilles avant de se diriger vers la place de la porte de la Paix céleste. Le portrait de Mao surplombait toujours la porte, entrée de la Cité interdite près de laquelle vivaient les dignitaires du régime. Ils s'approchèrent d'un mur couleur sang de bœuf en esquivant les vigiles. La muraille était constellée de petits trous à moitié ravalés. « Ce sont peut-être des traces de balles », dit Annie. Le soir tombait lentement et la Paix céleste régnait à nouveau sur l'Empire. Il ne s'était rien passé à Tian'anmen.

Bernard De Backer, avril 2020 (voyage de juillet-août 1989)